

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1922

THÈSE

N° 259

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Par **Pierre-Octave-Augustin-René DUHAZÉ**

Externe des Hôpitaux de Paris
Médaille de bronze de l'Assistance publique
Né à Alençon (Orne) le 15 octobre 1891

ÉTUDE DES PRESCRIPTIONS RELIGIEUSES

ET DES

COUTUMES CONCERNANT LA FEMME

PENDANT LA MENSTRUATION ET LES SUITES DE COUCHES

Président : M. BRINDEAU, professeur.



A. MALOINE ET FILS, ÉDITEURS

27, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 27

PARIS 1922

341

THE NEW YORK

LIBRARY

1851

THE NEW YORK

LIBRARY

THE NEW YORK

LIBRARY

THE NEW YORK

1851

259

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

323

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1922

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Par **Pierre-Octave-Augustin-René DUHAZÉ**

Externe des Hôpitaux de Paris
Médaille de bronze de l'Assistance publique
Né à Alençon (Orne) le 15 octobre 1891

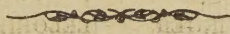
ÉTUDE DES PRESCRIPTIONS RELIGIEUSES

ET DES

COUTUMES CONCERNANT LA FEMME

PENDANT LA MENSTRUATION ET LES SUITES DE COUCHES

Président : M. BRINDEAU, professeur.



A. MALOINE ET FILS, ÉDITEURS

27, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 27

PARIS 1922

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. ROGER		
Assesseur	G. POUCHET		
Professeurs			
	MM.		
Anatomie.	NICOLAS		
Anatomie médico-chirurgicale	CUNEO		
Physiologie	CH. RICHEL		
Physique médicale	ANDRÉ BROCA		
Chimie organique et chimie générale.	DESGREZ		
Bactériologie.	BEZANÇON		
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BRUMPT		
Pathologie et thérapeutique générales	MARCEL LABBÉ		
Pathologie médicale	RENON		
Pathologie chirurgicale.	LECENE		
Anatomie pathologique.	LETULLE		
Histologie.	PRENANT		
Clinique thérapeutique chirurgicale	PIERRE DUVAL		
Pharmacologie et matière médicale.	POUCHET		
Thérapeutique	CARNOT		
Hygiène	BERNARD		
Médecine légale.	BALTHAZARD		
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MENETRIER		
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER		
Clinique médicale.	ACHARD		
	WIDAL		
	GILBERT		
	CHAUFFARD		
	MARFAN		
	NOBECOURT		
Hygiène et clinique de la première enfance	CLAUDE		
Clinique des maladies des enfants.	JEANSELME		
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	PIERRE MARIE		
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	TESSIER		
Clinique des maladies du système nerveux.	DELBET		
Clinique des maladies contagieuses	GOSSET		
Clinique chirurgicale.	LEJARS		
	HARTMANN		
Clinique ophtalmologique	DE LA PERSONNE		
Clinique des maladies des voies urinaires	LEGUEU		
	BAR		
Clinique d'accouchements.	COUVELAIRE		
	BRINDEAU		
Clinique gynécologique.	J.-L. FAURE		
Clinique chirurgicale infantile	AUGUSTE BROCA		
Clinique thérapeutique	VAQUEZ		
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	SEBILEAU		
Clinique propédeutique.	SERGEANT		
Agrégés en exercice.			
MM.			
ABRAMI	DUVOIR	LARDENNOIS	RATHERY
ALGLAVE	FIESSINGER	LELORIER	REITTERER
BASSET	GARNIER	LEMIERRE	RIBIERRE
BAUDOUIN	GOUGEROT	LEQUEUX	RICHAUD
BLANCHETIÈRE	GREGOIRE	LEREBoullet	ROUSSY
BRANCA	GUENIOT	LERI	ROUVIERE
CAMUS	GUILLAIN	LEVI-SOLAL	SCHWARTZ(A)
CHAMPY	GUILLEMINOT	MATHIEU	TANON
CHEVASSU	HEITZ-BOYER	METZGER	TERRIEN
CHIRAY	JOYEUX	MOCQUOT	TIFFENEAU
CLERC	LABBÉ HENRI	MULON	VILLARET
DEBRE	LAIGNEL-LAVAS-	OKINCZYC	
	TINE	PHILIBERT	
DESMAREST	LANGLOIS		

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MA FEMME

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. le Professeur BRINDEAU

Professeur de clinique obstétricale
Officier de la Légion d'honneur

Avec l'expression de ma profonde reconnaissance pour l'honneur qu'il m'a fait en acceptant la présidence de cette thèse.

A M. le D^r CREUZE

*Pour la bonne amitié et la sollicitude
dont il m'a toujours entouré au
cours de mes études.*

A M. le D^r P. LANTUEJOUL

Ancien interne des hôpitaux de Paris
Chef de clinique de la Faculté

*Pour les affectueux conseils qu'il m'a
donnés au cours de ce travail.*

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX

Stage.

M. le D^r DEMOULIN (*In memoriam*)
(hôpital de la Charité (1911-1912)).

M. le Professeur BEZANÇON
(hôpital de la Charité, 1912).

M. le Professeur QUENU
(hôpital Cochin, 1912-1913).

M. le Professeur COUVELAIRE
(clinique Baudelocque, 1919).

Externat.

M. le Professeur agrégé JALAGUIER
(hospice des Enfants-Assistés, 1913-1914).

M. le Professeur CHANTEMESSE (*In memoriam*)
(Hôtel-Dieu, 1914).

M. le D^r LEBAR (hôpital Broussais, 1919-1920).

M. le D^r VARIOT
(hospice des Enfants-Assistés (1920-1921)).

M. le Professeur MARFAN
(hospice des Enfants-Assistés (1920-1921)).

M. le D^r GANDY (hôpital Lariboisière, 1921-1922).

M. le D^r KÜSS (hôpital de la Pitié, 1922).

MM. les D^{rs} VEAU ET COURCOUX

INTRODUCTION

Les livres sacrés contiennent les lois qui devaient être observées à l'origine, dans les différents pays et chez les divers peuples où ils étaient enseignés. Ce sont de véritables codes où presque tous les sujets de la vie sociale et de la vie privée ont été traités. Certaines de ces lois, basées sur une longue expérience, pourraient, encore de nos jours, être mises en pratique avec profit.

Dans ce travail, nous nous sommes attachés à rechercher quelles étaient, dans les différents textes sacrés, les lois qui avaient trait à l'hygiène sexuelle de la femme et, en particulier, les lois concernant la femme ayant ses règles et la femme accouchée. Nous avons passé sous silence les lois intéressant les femmes pendant leur grossesse et leur accouchement, de nombreux ouvrages ayant déjà été écrits sur ce sujet.

Nous avons d'autre part recherché dans la littérature quels étaient les usages actuels chez les différents peuples et nous avons examiné les rapports de ces coutumes avec les textes anciens.

Au début de ce travail, nous ne saurions trop remercier M. le professeur Brindeau qui a bien voulu nous éclairer de ses conseils et M. l'abbé Brassac qui s'est mis si aimablement à notre disposition pour nous communiquer certains textes.

ÉTUDE DES PRESCRIPTIONS RELIGIEUSES

ET DES

COUTUMES CONCERNANT LA FEMME

PENDANT LA MENSTRUATION ET LES SUITES DE COUCHES

I

LA MENSTRUATION ET LES TEXTES SACRÉS

Dans les temps les plus anciens on s'est occupé de l'hygiène de la femme ayant ses règles et on en trouve les premières traces dans la Bible, recueil des livres sacrés des Hébreux composé au ^{xiii}^e ou ^{xiv}^e siècle avant J.-C. d'après l'école traditionnelle et seulement au ^{iv}^e ou ^v^e siècle avant J.-C. d'après l'école critique moderne. En effet, dans le chapitre XV du livre des Lévitiques on voit :

« La femme qui souffre au commencement du mois selon l'ordre naturel sera séparée pendant sept jours.

« Quiconque la touchera sera souillé jusqu'au soir.

« Et le lieu où elle aura dormi et celui où elle se sera assise dans les jours de la séparation seront souillés.

« Quiconque touchera son lit, lavera ses vêtements, et, s'étant lavé dans l'eau, sera souillé jusqu'au soir.

« Quiconque aura touché les choses sur lesquelles

elle se sera assise, lavera ses vêtements, et, s'étant lavé lui-même dans l'eau, sera souillé jusqu'au soir. » (Lv. XV, 19-23.)

Ces versets de la Bible indiquent simplement que la femme doit être séparée sept jours ; ils montrent aussi qu'elle doit être éloignée de tous et de tout puisque tout ce qui entre en contact plus ou moins direct avec elle est souillé pour un temps déterminé et doit être purifié. Le verset suivant est même encore plus explicite à ce sujet que les précédents :

« Si un homme s'approche d'elle au temps de sa séparation, il sera souillé durant sept jours et tout lit où il dormira sera impur. » (Lv. XV, 24.)

Et plus loin encore, dans deux versets de chapitres suivants, se trouvent des indications analogues :

« Tu ne t'approcheras point de la femme qui est en son temps accoutumé et tu ne révéleras point sa nudité. » (Lv. XVIII, 19.)

« Si quelqu'un a dormi avec une femme au temps de sa séparation et a révélé sa turpitude, et, elle, la maladie de son sang, ils seront exterminés tous les deux du peuple. » (Lv. XX, 18.)

Mais, en revanche, il n'est prescrit aucun moyen de purification pour la femme elle-même.

La casuistique judéenne s'est beaucoup occupée de la question et dans le Talmud, qui est le recueil des traditions rabbiniques et qui a été composé au II^e siècle, il y a, à ce sujet, des renseignements beaucoup plus précis.

« Les femmes, y est-il dit, doivent en règle s'exami-

ner, sauf la menstruée, ou celle qui attend le retour pur. L'examen devra être fait deux fois par jour, le matin et vers le soir, outre une nouvelle inspection *si coïtura est* (*Traité Niddah*, ch. I). Plus une femme examine son état, plus elle est digne d'éloges » (ch. II).

On estimait alors, comme c'est encore une idée répandue actuellement dans beaucoup de pays, que la femme ayant ses règles ne devait pas s'occuper de certains travaux, en particulier de faire la cuisine et de toucher aux aliments. Ainsi, dans un chapitre, on raconte l'histoire de Tolit, la servante de R. Galamiel qui « avait soin, avant de mettre le vin en cruches, de s'examiner pour chaque tonneau à part : « Maître, lui dit-elle, tout à coup, je remarque une tache. R. Galamiel fut saisi de peur, craignant que tout le vin fût contaminé. Je me suis examinée, lui dit-elle, entre chaque tonneau, et, pendant le dernier seul, je suis devenue impure. » Et dès ce moment, n'auraient-elles vu « qu'une goutte de sang petite comme un grain de safran ou comme un grain de moutarde », les femmes devaient rester pendant sept jours à se purifier.

Si la femme est mariée, elle est niddâh, c'est-à-dire, pendant sept jours, il lui est interdit de se livrer au commerce conjugal. Et on ajoute dans le traité Horaioth : « Celui qui a des relations avec une femme impure est coupable. »

Mais en plus de ces lois qui sont copiées sur celles de la Bible, il y a dans ce recueil une description complète et même minutieuse de la purification. La femme, en plus de lavages locaux, doit prendre un bain com-

plet ; elle doit se servir pour ce d'eau de source ou d'eau de pluie ; en aucun cas, cette eau après le bain ne devra être rejetée dans un cours d'eau. Il est cependant permis à la femme, pour se purifier, de prendre son bain dans une rivière mais, dans ce dernier cas, elle doit se laver au préalable. Les détails les plus précis sont ensuite donnés sur la position de la femme pendant le bain : les bras ne doivent pas être serrés au corps mais étendus, les yeux ne doivent être ni trop fermés ni trop ouverts, les cheveux doivent être « ramassés à la main et peignés pour qu'à l'aide de cette séparation, l'eau puisse bien y pénétrer ».

Dans l'Islam, la femme ayant ses règles est également considérée comme impure, mais dans le Coran, on trouve bien peu de chose sur l'hygiène des sexes. Sur plus de six mille « Surates » ou versets, une trentaine, en effet, à peine ont trait à l'hygiène sociale et privée. On trouve, ici encore, l'interdiction pour les hommes d'avoir des rapports avec les femmes ayant leurs règles. Celles-ci sont « une tache naturelle. Séparez-vous de vos épouses pendant ce temps et ne vous en approchez que quand elles seront purifiées. Lorsqu'elles seront lavées de cette tache, venez à elles, comme vous l'ordonne Dieu. » (II, 222.) Mahomet insiste sur la nécessité des lotions et des ablutions pour effacer la souillure ; si on ne trouve pas d'eau, on est autorisé à se servir de sable fin, mais la prescription de la purification semble moins formelle que dans le Talmud car « Allah est indulgent et miséricordieux. »

Dans les religions aryennes, que ce soit dans le

Zend-Avêsta, livre sacré donné par Zoroastre aux Aryas primitifs, ou que ce soit dans le recueil des lois de Manou ou Mânava-dhârma-çâstra, livre sacré de l'Inde, les règles d'hygiène sont à peu près les mêmes que dans les religions précédemment étudiées. Là encore, la femme doit être séparée ; elle doit être « à la place la plus pure et la plus sèche de la maison, loin du bétail, des animaux de trait, du feu et des hommes purs. » Pendant ce temps, il est interdit à l'homme d'approcher de la femme « lorsque ses règles ont commencé à se montrer, et de reposer avec elle dans le même lit ». En effet, on lit dans le livre III des lois de Manou : « La science, la virilité, la vigueur, la vue et l'existence de l'homme qui s'approche de sa femme pendant qu'elle est ainsi souillée par l'écoulement sanguin, se détruisent entièrement. Mais chez celui qui s'éloigne d'elle à l'époque de sa souillure, la science, la virilité, la vigueur, la vue et l'existence acquièrent de l'accroissement » (40, 41 et 42).

L'homme ne devra pas « recevoir la nourriture qui a été touchée par une femme ayant ses règles (IV, 288), ni même s'entretenir avec elle » (IV, 571). Et dans le livre des « Pénitences et Expiations » (livre XI) l'auteur revient de nouveau sur ce sujet :

« L'homme qui a répandu sa semence avec une femme ayant ses règles doit faire pénitence de Santa-pana (173).

« Manger pendant un jour de l'urine et de la bouse de vache mêlée avec du lait, du caillé, du beurre clarifié, et de l'eau bouillie avec du coura, puis jeûner un

jour et une nuit, c'est en quoi consiste la pénitence appelée Santapana » (212).

Voici les lois qui concernent la façon d'être de l'homme vis-à-vis de la femme pendant la période menstruelle; enfin celle-ci, une fois son écoulement tari ne pourra reprendre la vie commune qu'après une interminable série de purifications désignée sous le nom de « barashnûm » ou purification de neuf nuits, et complétée d'ailleurs par la triple ablution rituelle au gomeza, au sable et à l'eau pure.

Dans la religion syrienne, les femmes ayant leurs règles ne doivent pas entrer dans les lieux sacrés sous peine de pénitences très sévères. Il en est de même dans la religion orthodoxe où il est interdit à la Russe pendant cette période de toucher une croix ou une icône.

II

COUTUMES CONCERNANT LA MENSTRUATION CHEZ DIFFÉRENTS PEUPLES

Les règles d'hygiène qui se trouvent dans les principaux livres sacrés, ont été étudiées au chapitre précédent et les anciens les appliquaient strictement.

En effet chez les Sabéens, peuple sémitique qui habitait autrefois les côtes de la mer Rouge, la femme qui avait ses règles était déclarée impure et devait s'isoler ; personne ne devait l'approcher car le moindre attouchement obligeait celui qui en était l'auteur à se purifier. Chez les Sabires, peuplade du Caucase vivant au ^{vi}^e siècle, les lois étaient encore plus sévères. Il était interdit de parler à toute femme se trouvant dans cette position, et même le vent pouvait transmettre l'impureté d'une personne à l'autre ; en cas de contact, même léger, il était utile de changer de vêtement et de se laver. Dans la Grèce ancienne, la séparation de sept jours suivie d'un bain avant de rentrer dans la vie commune était de rigueur.

De nos jours, chez beaucoup de peuples on retrouve la trace de ces anciennes lois et coutumes, qui sont plus ou moins bien appliquées, et partout, chez les Israélites

pratiquants, le texte de la Bible est encore suivi à la lettre.

En Palestine, la femme qui a ses règles est isolée et regardée comme impure ; on va même jusqu'à croire qu'elle peut communiquer sciemment ou inconsciemment des maladies, et ce en particulier aux nouveau-nés et aux enfants.

En Perse, où sont encore observées les règles de l'Avesta, la femme, qui anciennement devait être isolée dans une hutte spéciale, où les hommes ne pouvaient entrer, assez loin du feu et de l'eau pour ne pas les souiller, se retire aujourd'hui dans une partie de la maison appelée « Deschtanistan » où elle est absolument cloîtrée. Tout rapport conjugal lui est, bien entendu, interdit pendant cette période qui est d'environ sept à huit jours, et avant de rentrer dans sa maison et de reprendre la vie commune, elle doit subir une purification complète consistant en bains et lavages locaux nombreux.

Aux Indes, les femmes sont également isolées et ne doivent s'occuper de rien car on craint leur maléfice. Chez les habitants de Travancore, les femmes ayant leurs règles sont reléguées dans une hutte spéciale sans aucune communication avec le monde extérieur. Chez les Naïrs, peuple de la côte de Malabar et de l'Inde méridionale, les femmes dans cet état sont impures pendant les trois premiers jours ; elles ne peuvent alors rien faire, tout ce qu'elles touchent étant souillé ; le quatrième jour elles prennent un bain et sont jusqu'au septième dans un état de demi-pureté dans lequel il

leur est permis de vaquer aux soins du ménage mais elles ne peuvent encore, dans cet état, entrer dans un temple sans commettre une faute très grave. Dans d'autres régions de l'Inde, la durée d'une menstruation est fixée à trois jours et pendant ce temps, la femme est reléguée dans une cellule hors de la maison et ne doit avoir de communication avec personne, et, avant de réintégrer son domicile, elle prend un grand bain purificateur.

En Cochinchine, en Annam, les femmes doivent s'abstenir de toucher à certains aliments, elles ne doivent pas saler du poisson ou de la viande. L'isolement, quoique plus facultatif que chez les peuples précédents, existe et tout rapport sexuel leur est formellement interdit pendant ce temps.

Aux îles Moluques, des cabanes appelées « huttes rouges » ont été construites auprès des villages et les femmes sont obligées d'y résider pendant toute la durée de leur menstruation ; ces huttes et leurs environs sont strictement interdits aux hommes. Les indigènes de certaines îles de l'Océanie croient que pendant cette période les femmes sont en relation avec les esprits de la mort, aussi sont-elles regardées comme impures et tout le monde s'éloigne d'elles.

En Nouvelle-Guinée, les femmes ayant leurs règles sont également isolées ; elles ne doivent plus s'occuper des soins du ménage, ni faire la cuisine, et ce jusqu'au dernier jour de leurs règles où elles prennent un bain de purification.

Aux îles Marshall, les femmes doivent séjourner dans

une hutte spéciale pendant leur menstruation et il leur est interdit de toucher aux aliments de la famille et de faire cuire ces aliments.

En Australie, chez certaines peuplades du Nord et en particulier chez les Larrakias, la femme est isolée. A l'âge de la puberté, la jeune fille, au moment de ses premières règles est enveloppée dans des écorces d'arbres d'une certaine espèce et transportée dans une hutte où elle doit rester enfermée trois semaines, temps au bout duquel est célébrée une grande fête dite fête de puberté.

Au Japon, les femmes au moment de leurs menstrues et les jeunes filles, au moment de leur puberté devaient, il y a encore peu de temps, être isolées dans des cahutes spéciales construites en dehors des localités et appelées « Dapal » (Pal : Menstruation). Elles restaient ainsi enfermées pendant toute la durée du flux menstruel, devaient se laver et se baigner trois ou quatre fois après l'arrêt de leurs règles et ne rentraient qu'ensuite chez elles. Là, elles devaient encore rester deux jours avant de reprendre la vie commune.

Chez certaines peuplades du Nord et en particulier chez les Lapons et chez les Kamtchadales, il est défendu de s'occuper du ménage. Les Tchouktsches, qui habitent l'extrême nord de l'Asie orientale, vont même jusqu'à craindre l'haleine de la femme qui a ses règles et qui pourrait ainsi leur faire le plus grand mal, même leur causer la mort, car, disent-ils, quiconque en est effleuré sera certainement pour le moins malheureux à la pêche mais encore pourra même être en danger de se noyer.

Aussi est-il inutile d'ajouter que là encore les femmes dans cet état sont strictement isolées et enfermées et que personne pendant toute cette période n'ose les voir ni s'approcher d'elles.

On retrouve les mêmes idées chez les Esquimaux du détroit de Smith et de la baie de Baffin : toute femme ayant ses règles doit l'annoncer pour que tout le monde s'écarte d'elle car ceux qui la rencontreraient pourraient ne pas être heureux à la chasse. La même croyance existe chez les Esquimaux de la baie d'Hudson dont les femmes abandonnent leurs huttes pendant quatre ou cinq jours pour aller vivre à part.

Au Canada, chez les Delawares, les femmes ayant leurs menstrues vivent isolées et les jeunes filles, arrivées à l'âge de leur puberté vont s'installer dans une hutte située à une certaine distance des autres et y restent enfermées douze jours pour que personne ne puisse les voir.

Chez les nègres de Surinam, la femme est seule pendant toute la durée de ses menstrues, et la croyance de sa souillure et du maléfice qu'elle peut faire est tellement implantée chez eux qu'ils croient qu'il est très dangereux de l'approcher, aussi quand, par hasard, la femme aperçoit quelqu'un qui s'égare de son côté, elle s'empresse de crier : « Je suis impure, je suis impure », pour que cette personne se détourne de la route qu'elle suivait et qui la conduisait ainsi, à son insu, à cet endroit maudit.

Chez les Caraïbes, au Venezuela, les femmes ayant leurs règles vivent complètement séparées de leur fa-

mille. Chez elles le bain est interdit, elles doivent seulement se faire laver avec un linge qui ne sert qu'à cet usage.

En Afrique, chez les peuplades noires, on trouve exactement les mêmes coutumes.

Les négresses de la Côte d'Or doivent s'isoler pendant tout le temps de leur flux menstruel, et il existe une hutte spéciale, où elles se réunissent. Il en est de même au Congo. Il leur est interdit pendant ce temps de voir les membres de leur famille, et ensuite, avant de rentrer chez elles, elles doivent prendre un grand bain de purification. Les jeunes filles, à l'âge de la puberté, sont séparées de leur entourage et doivent rester deux ou trois mois dans une hutte où elles sont soumises à certaines lois : en particulier elles ne doivent voir aucun homme ni lui parler, il leur est recommandé de se laver plusieurs fois pendant le jour et de se frotter d'un onguent particulier. Si elles n'exécutaient pas à la lettre toutes ces recommandations, elles risqueraient d'être stériles à tout jamais.

En Europe, les lois sont beaucoup moins sévères ; on ne craint plus que l'haleine ni même la rencontre d'une femme ayant ses règles vous porte malheur, mais cependant il existe encore un certain nombre d'observations plus ou moins précises qui font que l'on a coutume d'interdire certains actes aux femmes dans cet état. Dans le comté de Brunswick, il arrive que des gens ajournent l'abatage d'un animal parce que leurs femmes ont leurs règles ; ils craignent que la viande qu'elles auraient touchée ne se perde. Dans le Nord de la France,

on a interdit l'entrée des femmes dans les raffineries de sucre pendant que celui-ci cuisait ou refroidissait, car on craignait son noircissement ; dans l'Ouest la salaison de certains aliments, en particulier du beurre et du porc ne doit pas être faite par des femmes ayant leurs menstrues ; même celles-ci ne doivent pas entrer, sous peine de tout perdre, dans des locaux contenant de telles conserves.

III

LES PRESCRIPTIONS RITUELLES ET LES COUTUMES AYANT TRAIT A LA MENSTRUATION DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA PHYSIOLOGIE

Dans l'antiquité et de nos jours, chez certains peuples et chez les Israélites véritablement pratiquants, il faut retenir que les femmes ayant leurs règles sont complètement isolées pendant au moins la durée de l'écoulement sanguin, que pendant ce temps tout rapport sexuel leur est formellement interdit, et qu'à la fin de cet écoulement elles doivent se purifier d'une façon qui est plus ou moins précisée suivant les textes ou les régions étudiées. Qu'il soit question d'impureté ou de péché ou de faute grave, cela n'est qu'un moyen pour frapper les esprits et faire admettre ces lois d'hygiène. Il s'agit simplement de voir ce qui dans toutes ces coutumes est digne d'intérêt, en sachant se débarrasser de toutes les idées et superstitions qui y sont rattachées.

Au moment de la puberté, certains peuples ont vu, avec raison, qu'à ce moment la jeune fille traversait une période critique et remplie de dangers tant au point de vue local qu'au point de vue général ; aussi ont-ils augmenté la durée de repos et d'isolement et l'ont-ils portée à

deux ou même trois semaines pour permettre à la menstruation de s'établir avec le moins de risques possible d'accidents généraux ou d'infection locale.

Tant qu'à la menstruation, elle a donné lieu à des théories extrêmement nombreuses. Elle a été assimilée au rut chez les animaux, or le rut est caractérisé par le désir d'accouplement. L'ovulation peut coïncider avec la période de rut ; par exemple, chez la brebis, elle s'effectue vingt-quatre heures après le début de celui-ci ; c'est donc cette période qui serait la meilleure au point de vue de la fécondation. Mais chez la femme il n'y a pas de rapports aussi étroits entre l'ovulation et la menstruation, celle-ci pouvant avoir lieu suivant les auteurs avant, pendant, ou après celle-là. La menstruation a aussi été considérée comme l'avortement d'un œuf non fécondé. D'autre part chez la femme à l'époque de la menstruation existe une desquamation de la muqueuse utérine, ou tout au moins des modifications structurales telles qu'en cas de fécondation la nidation de l'œuf pourrait être empêchée.

Comme les transformations de la muqueuse utérine, pendant la période prémenstruelle, ont pour but de rendre la muqueuse apte à la nidation de l'œuf, il semblerait que celle-ci dût se faire dans la période prémenstruelle, en particulier dans les quatre ou cinq jours qui précéderaient les règles. Or on ignore le temps qui sépare le coït de la nidation, et pour que celui-ci ait le plus de chances d'être fécondant, il semble bien qu'il est préférable qu'il ait lieu après l'écoulement sanguin.

En plus de ces raisons qui montrent que pendant la menstruation le coït semble inutile, peut intervenir une seconde considération : c'est son danger pendant cette époque pour la femme elle-même et pour l'homme.

La femme a pendant cette période, en plus du phénomène utérin caractérisé par l'écoulement sanguin, des malaises nerveux généraux consistant suivant les femmes en crises de surexcitation ou de dépression, leur caractère est changé, elles sont plus excitables, plus irritables, et on a même pu voir quelques cas de psychose coïncidant avec les règles. Il y a donc tout intérêt à accorder aux femmes dans cette situation le repos le plus complet.

Pour l'homme, la flore microbienne du vagin, voire de l'utérus se trouve exaltée pendant les menstrues, aussi le danger de contamination par ces microbes, qu'ils soient ou non spécifiques, est-il plus grand que pendant la période intermenstruelle.

Il semble donc résulter de tout ceci que pendant la menstruation, le coït n'est pas recommandable ni pour le système nerveux des femmes ni pour l'homme à cause des risques plus grands de contamination. D'autre part il n'a pas plus de chance de coïncider avec l'ovulation que celui pratiqué à n'importe quel moment du mois, et, il risque, s'il est fécondant, que la nidation de l'œuf ne se produise pas.

Cependant pour certains auteurs, et pour M. Pinard en particulier, les rapports sexuels ne sont pas contre-indiqués pendant la menstruation, certaines femmes, en effet, ne paraissant avoir de désirs sexuels que pendant

leurs règles, et, dans ce cas, la menstruation paraîtrait devoir être homologuée au rut.

Il est à noter également que certains peuples ont considéré la femme pendant la menstruation comme exposée à des dangers particuliers. Cette observation est de bonne clinique. On sait actuellement, en effet, que la femme dans la période menstruelle ou surtout, peut-être, dans la période prémenstruelle, peut présenter des réactions locales ou générales, de gravité, au moins apparente, plus grande que dans l'intervalle intermenstruel. Telle affection des voies génitales ou paragénitales peut présenter une poussée aiguë avant ou au moment des règles. Telle maladie non localisée à la région génitale, pneumonie, appendicite, etc., peut donner lieu à un syndrome particulièrement grave, si elle apparaît à ce moment : les symptômes s'amélioreront quand le flux menstruel s'écoulera.

Il est donc tout à fait intéressant de remarquer l'exactitude des observations cliniques des anciens et le bien fondé de leurs règles d'hygiène. Il est évident que pour eux l'assimilation entre la menstruation et le rut ne doit jamais être faite ; tout a pour but d'empêcher les rapports sexuels et de donner à la femme le repos local et général qui est le plus propre à éviter toute complication.

IV

LES SUITES DE COUCHES ET LES TEXTES SACRÉS

De même que les femmes ayant leurs règles étaient souillées, les nouvelles accouchées étaient également considérées comme impures et il existe, dans les principaux livres sacrés, une série de lois les concernant.

Ces règlements, dans la Bible, se trouvent encore dans le livre des Lévitiques, où un chapitre complet, le chapitre XII, leur est consacré ; il est ainsi conçu :

« 1° Et le Seigneur parla à Moïse disant :

« 2° Parle aux enfants d'Israël et tu leur diras : Si la femme après avoir conçu enfante un mâle, elle sera souillée durant sept jours comme au temps de la séparation accoutumée ;

« 3° Et au huitième jour l'enfant sera circoncis ;

« 4° Puis elle se tiendra à la maison dans le sang de sa purification encore trente-trois jours ; et elle ne touchera à aucune chose sainte et ne viendra pas au sanctuaire jusqu'à ce que les jours de sa purification soient accomplis ;

« 5° Que si elle enfante une fille, elle sera souillée deux semaines comme au temps de sa séparation et se

tiendra à la maison dans le sang de sa purification soixante-six jours ;

« 6° Après que le temps de sa purification sera accompli pour un fils ou pour une fille, elle présentera au sacrificateur un agneau d'un an en holocauste et un jeune pigeon, ou une tourterelle, pour le péché à l'entrée du tabernacle d'un témoignage ;

« 7° Et le sacrificateur les offrira devant le Seigneur, et elle sera ainsi purifiée de l'écoulement de son sang. Telle est la loi de celle qui accouche d'un enfant mâle ou d'une fille ;

« 8° Que si elle ne peut trouver un agneau, elle prendra deux tourterelles et deux jeunes pigeons, l'un pour l'holocauste et l'autre en offrande pour le péché, et le sacrificateur priera pour elle et elle sera purifiée. »

Comme on peut le voir par ce texte, la Bible est assez précise et sur la question de la souillure et sur la durée de la purification ; c'est du reste probablement la raison pour laquelle les auteurs talmudiques n'ont rien ajouté à ce sujet. Mais si dans le Talmud, il n'y a, pour ainsi dire, rien du tout sur la durée des suites de couches normales et sur la purification qui doit suivre, on trouve dans le chapitre III du traité Niddâh quatre versets ayant trait soit à l'avortement, soit à l'expulsion d'enfant mort dans l'utérus, soit à l'expulsion de tumeurs non fœtales. Ces paragraphes sont ainsi rédigés :

« La femme qui met au monde un morceau de chair informe, sera déclarée impure si cette chair est accompagnée de sang ; à défaut de sang, la femme reste pure. Cependant, selon R. Juda, elle est en tous cas impure.

« La femme qui met au monde une sorte de pelure, ou de cheveux ou de terre, ou de reptiles rouges, devra jeter cet objet à l'eau tiède. Si l'objet se dissout, elle sera impure ; s'il ne se dissout pas, elle reste pure.

« Celle qui met au monde une masse pleine d'eau ou pleine de sang, ou pleine de couleurs n'a pas à se préoccuper de la naissance, mais si l'objet mis au monde a une forme humaine, la femme devra observer le nombre de jours exigibles pour un garçon et pour une fille.

« Celle qui met au monde un fœtus comme une sandale ou un délivre, devra observer la double période de jours exigibles pour un garçon et pour une fille. »

Le Coran donne encore moins de prescriptions. La femme doit se purifier comme au moment de ses règles et doit prendre à la fin un grand bain de purification — le gousl. Mais ici, il n'y a plus toutes les précisions qui existent dans le texte biblique et cette question semble avoir été tout à fait négligée.

Dans la religion de la Perse et de l'Hindoustan, Zoroastre a édicté dans le Sad-der, division du Boundéhec, qui est la deuxième partie de Zend-Avesta, diverses prescriptions qui sont encore observées par certaines peuplades de ce pays. Anquetil-Duperron dans la traduction de cet ouvrage dit que :

« La loi ordonne à la femme qui vient d'accoucher, de cesser de se laver la tête pendant vingt et un jours. Si, après ce terme, elle croit n'avoir rien à craindre, qu'elle se lave ; elle doit éviter de mettre la main à aucun ouvrage, pour que son intelligence, son esprit et sa prudence ne soient pas mis en défaut ; qu'elle ne pose

pas le pied sur le seuil de la porte. Que pendant quarante jours, elle ne touche à rien de bois ou de terre. Qu'elle ne s'occupe pas à faire bouillir sa marmite. Après ces quarante jours, qui exigent de sa part la plus grande précaution, qu'elle se purifie. Qu'elle ne voie aucune autre femme avant l'expiration de ce terme, car ce serait un grand péché. Si la femme qu'elle visite est enceinte, il est certain que le lait de la nouvelle accouchée nuira au fœtus que celle-là porte dans son sein, ce qui rendrait coupables le père et la mère de l'enfant. Ne l'expose donc pas au danger » (Porte XXXVI).

La femme nouvellement accouchée ne doit pas jeter la vue sur le feu ou sans cela « elle commettra un péché évalué quinze direms. Si elle en approche de quinze pas il ne sera que de douze direms. Si elle fait trois pas sur la cendre embrasée, il sera de douze cents direms. Si elle s'assied sur l'eau, tu dois savoir que son péché sera quinze fois plus grand, ou plutôt il le surpassera de douze cents fois. Elle ne doit pas fixer les yeux sur le soleil, ni s'entretenir de choses déshonnêtes avec les hommes. Deux femmes en gésine ne doivent pas coucher ensemble ; sers-lui à manger dans des plats de plomb. Qu'elle se souvienne de ne pas jeter les yeux vers le ciel ni de marcher pieds nus sur la terre. Elle ne doit pas toucher des mains le pain qu'elle mange, ni remplir, plus qu'à demi, le verre qu'elle emploie pour boire. Qu'elle tienne, pendant qu'elle boit, les mains toujours renfermées dans ses manches et qu'elle les enveloppe dans un morceau de drap, afin qu'elle ne s'expose pas à verser de l'eau sur sa peau » (Porte LXXV).

Puis plus loin dans le même chapitre on lit encore :
« Une femme nouvellement accouchée souille, comme je l'ai déjà dit, tout ce qui s'offre à ses yeux. Si elle regarde un plat servi sur une table, il doit être incontinent purifié. On doit en faire autant de l'eau qu'elle aurait fixée. Si elle pose les mains sur un chardon, on le verra aussi promptement se faner et se sécher que s'il eût été déraciné. Si son regard tombe sur une pièce d'indienne, elle perdra aussitôt sa couleur et sa beauté. Qu'elle se garde donc, surtout pendant les trois premiers jours, de tout péché et de toute imprudence. »

Enfin il est formellement interdit de leur toucher ainsi que tout ce qu'elles ont pu souiller, jusqu'à ce que la purification ait eu lieu.

Dans les livres indous, et en particulier dans le Manava-dharma-çâstra, ou lois de Manou il est simplement dit au livre V qu'il est interdit « de toucher une femme qui vient d'accoucher ou une personne qui en a touché une » (85) et au livre IV qu'il ne faut pas recevoir d'aliments « d'une femme dont les dix jours de purification après ses couches ne sont pas encore écoulés » (12).

Tels sont les textes sacrés que nous avons pu trouver, ayant trait à la nouvelle accouchée. Nous allons maintenant les examiner et voir ce qu'ils contiennent.

Le texte biblique est le plus précis. Il dit que la femme est « souillée comme au temps de sa séparation accoutumée » et en se reportant au chapitre XV du livre des Lévitiques on trouve toutes les règles qu'elle doit suivre. Elle sera, tout d'abord, complètement séparée ; le lieu où elle se trouvera sera souillé, tout ce à quoi elle tou-

chera sera impur pour un temps plus ou moins long et devra être purifié ; enfin elle ne devra avoir pendant ce temps aucun rapport conjugal. Cette séparation sera d'une durée différente suivant qu'il s'agit de la naissance d'un mâle ou d'une fille, sept jours dans le premier cas, quatorze dans le second. Et de plus, elle devra rester à la maison, dans le sang de sa purification trente-trois jours si c'est un garçon, le double s'il s'agit de la naissance d'une fille, ce qui ferait au total quarante jours pour un garçon et quatre-vingts pour une fille.

On est un peu étonné de trouver tout d'abord un temps aussi long de pertes lochiales et une différence aussi grande du temps de l'écoulement après la naissance d'un sujet du sexe féminin ou masculin.

Les mêmes idées, écrites du reste à la même époque, se retrouvent dans le traité d'Hippocrate où on lit dans le livre septième traitant de la génération et de la nature de l'enfant :

« Voilà l'enfant formé, et à ce point arrivent la fille en quarante-deux jours au plus, le garçon en trente jours au plus. C'est dans ce terme, un peu plus, un peu moins, que toutes les parties s'articulent ; en effet la purification lochiale dure généralement pour une fille quarante-deux jours, c'est la plus longue, elle est complète mais, terminée en vingt-cinq jours, elle serait aussi sans danger. Pour un garçon trente jours, c'est la plus longue, elle est complète mais, terminée en vingt jours, elle serait aussi sans danger. Vers la fin le flux lochial est le moins abondant ; il dure moins de jours chez les jeunes femmes, plus chez les femmes plus âgées... Les

purgations subséquentes à l'accouchement viennent chez les femmes parce que dans les premiers temps, jusqu'à quarante-deux jours pour la fille, jusqu'à trente pour le garçon, très peu de sang descend pour la croissance de l'enfant et que la quantité à partir de là, en augmente jusqu'à l'accouchement. Il faut que la purgation lochiale soit correspondante et qu'elle coule suivant le calcul des jours. »

On lit également dans l'*Histoire des Animaux* d'Aristote : « La plupart des femmes continuent à voir encore leurs évacuations pendant quelque temps après la grossesse, c'est-à-dire pendant trente jours au plus s'il s'agit d'un garçon et quarante s'il s'agit d'une fille. »

Ces deux auteurs ont donc à ce sujet les mêmes idées que celles contenues dans la Bible puisqu'ils indiquent une différence de temps dans l'écoulement lochial suivant le sexe du nouveau-né.

De plus on remarquera que, dans le texte biblique, la femme devra « se tenir à la maison dans le sang de sa purification ». Il lui est donc interdit de sortir de chez elle avant le quarantième ou le quatre-vingtième jour. Jusqu'au ^{xr}e siècle les livres sacrés regardaient comme coupables les femmes qui sortaient de chez elles et allaient dans les lieux saints avant le moment de leur purification, puis on remarqua que de temps à autre se produisaient des accidents plus ou moins graves : des femmes avaient par exemple des hémorragies soit aussitôt après leur accouchement, soit dans les huit jours qui suivaient, d'autres avaient des frissons, se sentaient fiévreuses, avaient une certaine difficulté à respirer,

leur teint devenait terreux, les extrémités se cyanosaient puis peu à peu elles perdaient connaissance et mouraient sans qu'on pût leur porter secours. On chercha à expliquer ces faits, on crut que ces malheureuses, étant impures, ne pouvaient résister aux démons qui cherchaient à leur nuire, aussi pour lutter contre toutes ces complications on trouva la solution suivante : faire purifier la femme aussitôt que possible après l'accouchement. Ce fut Grégoire le Grand qui le premier établit que les accouchées pouvaient se rendre à l'église le jour même de leur accouchement, mais il n'en fit pas quand même une règle et laissa à la femme le choix de ce qu'elle devait faire. Il n'en fut pas de même de l'évêque Jacques d'Edesse qui eut le grand tort de ne pas s'en rapporter au texte biblique et de recommander aux femmes de se rendre le jour même à l'église, en étant ainsi le promoteur d'un lever vraiment trop précocce.

Pour ce qui est du mode de purification purement physique il n'y a pas lieu d'insister ; ce mode est le même que celui qui a lieu à la fin de la menstruation et a déjà été décrit.

Dans les écrits talmudiques la question est toute autre et ici on ne se trouve pas en présence d'accouchements normaux et la durée de purification n'est pas nettement indiquée sauf cependant dans le cas d'expulsion d'enfant mort dans l'utérus, où, craignant l'infection, les textes ordonnent un temps de purification double.

Le Coran ne donne aucune indication méritant d'être retenue.

Dans le passage du Zend-Avesta que nous avons reproduit, on ne trouve qu'un seul chiffre comme durée de purification, le chiffre de quarante jours. Il est donc probable qu'en Perse, la femme suivant ces préceptes religieux était isolée jusqu'après son grand retour de couches. Il ne semble pas que, dans cette religion, Zoroastre ait fait une différence entre les femmes accouchant d'un enfant de sexe mâle ou d'un enfant de sexe féminin.

Dans les livres indous, nous n'avons trouvé aucun renseignement précis sur la durée de l'impureté de la femme qui semble être de un mois ; ils nous indiquent seulement que la femme devait se purifier pendant dix jours.

Telles étaient donc les lois concernant les soins et la durée de l'impureté chez les accouchées. Elles étaient appliquées anciennement d'une façon très stricte.

Chez les Grecs, la durée était différente suivant le sexe de l'enfant mais, en général, elle était de quarante jours. Pendant ce laps de temps on considérait comme souillés l'accouchée, son enfant et les personnes qui se trouvaient autour d'eux, la maison elle-même était impure et celui qui y entraient devenait par le fait même impur et risquait d'être la proie des *δαίμονες* qui se trouvaient toujours, sans cependant se manifester clairement, autour des nouvelles accouchées ; aussi devait-il prendre un bain de purification dès qu'il le pouvait. La femme restait ainsi isolée chez elle pendant quarante jours en moyenne. Même si elle eût voulu sortir, il lui était interdit pendant ce temps d'entrer dans les temples

et d'assister au culte. Au bout de ce temps avait lieu la purification qui se faisait en grande pompe et ce jour était appelé τεσσαρακοστος.

Chez les Romains, de même que chez les Grecs, l'accouchée, l'enfant et la maison elle-même étaient considérés comme impurs ; tous ceux qui entraient auprès de la femme étaient souillés et devaient se laver en sortant de la maison. Enfin celle-ci devait être plus tard purifiée.

LES COUTUMES
CONCERNANT LES SUITES DE COUCHES
CHEZ DIFFERENTS PEUPLES

Les règlements qui sont exposés dans le chapitre précédent existent encore de nos jours chez beaucoup de peuples.

En Turquie, la femme accouchée reste dans son lit pendant neuf à douze jours ; les fenêtres et les portes restent fermées pendant ce temps quelle que soit la température extérieure, de peur que les esprits mauvais n'entrent dans sa chambre et, pour la même raison, elle ne doit jamais rester seule. Enfin les relations conjugales sont interdites et elles ne recommencent en général qu'après le quarantième jour au retour du hamam et après une cérémonie religieuse de purification.

Chez les Pschawes du Caucase, chez les Caraïtes et chez les Arabes, la durée de l'impureté est également d'environ quarante jours.

Dans la Perse et dans l'Hindoustan et en particulier chez les Guèbres ou Parsis la durée est la même ; pendant ce temps, tous ceux qui s'approchent de l'accouchée et tous les objets qu'elle touche sont entachés de

souillure ; c'est pour cette dernière raison qu'elle est placée sur un lit de fer car les métaux souillés peuvent se laver tandis qu'un lit de bois ne pourrait plus servir. Bien entendu les rapports sexuels lui sont formellement interdits. Au bout de quarante jours, elle doit se purifier par un lavage à l'urine de vache puis par un second lavage à l'eau claire et dès ce moment, elle est digne de rentrer au sein de sa famille.

Chez les anciens Iraniens, non seulement la mère était impure mais encore l'enfant, pour lequel étaient prescrites certaines coutumes spéciales : on devait, entre autres, lui laver une main dès son arrivée au monde, puis seulement quelque temps après on lui lavait tout le corps.

Chez les Indiens, on retrouve les mêmes pratiques en ce qui concerne l'enfant, mais chez ceux-ci il n'est lavé complètement que le huitième jour après sa naissance. La mère est impure pendant dix jours après son accouchement et son contact est considéré comme dangereux. L'abbé J.-A. Dubois donne à ce sujet d'intéressants détails : « La maison où accouche une femme et tous ceux qui l'habitent sont souillés pour dix jours : avant ce terme ils ne doivent communiquer avec personne. » Non seulement nul étranger ne peut entrer dans la maison, mais encore les gens de la maison qui sortent pour aller à leurs travaux ne peuvent rentrer chez eux avec leurs vêtements pollués, sans s'être purifiés, par des ablutions, au seuil même de la maison. « Le onzième jour, on donne au blanchisseur tous les linges et vêtements qui ont servi durant cette période, et la

maison est purifiée par des femmes qui y emploient deux choses principales : la fiente de vache et l'herbe darba. Avec la première délayée dans l'eau, elles composent un enduit dont elles appliquent avec la main une couche sur le parquet en décrivant avec leurs doigts des zig-zags ou d'autres figures ; elles tracent par-dessus de larges zones blanches et rouges alternativement. Elles y répandent ensuite de l'herbe darba ; cela fait, le sol se trouve parfaitement pur.

« On fait ensuite venir un brahme prourohita. L'accouchée tenant son enfant dans les bras et ayant à côté d'elle son mari, va s'asseoir sur une espèce d'estrade en terre, dressée au milieu de la maison et couverte d'une toile. Le prourohita s'approche d'eux, fait le san-calpa, offre le poudja au dieu Vignessaoura et fait le pouniaavat-chana ou la consécration d'eau lustrale. Il verse un peu de cette eau dans le creux de la main du père et de la mère de l'enfant qui en boivent une partie et répandent l'autre sur leur tête. Il asperge avec cette même eau la maison et tous ceux qui l'habitent, puis va jeter dans le puits ce qui en reste. Enfin on donne au prourohita du bétel et quelque, présent, et il se retire.

« Par cette cérémonie qui se nomme Djatta-carma, toute trace de souillure disparaît, mais l'accouchée ne retrouve son état parfait de pureté qu'au bout du mois ; jusque-là elle doit vivre dans un lieu isolé et n'avoir de communication avec personne. »

Dans le Bengale aussitôt après la délivrance, la mère et l'enfant sont amenés sur les bords du Gange où ils prennent un grand bain. L'eau de ce fleuve sacré est

censée purifier la mère de ses souillures et effacer le péché originel de l'enfant.

Chez d'autres peuplades indiennes, on fait attention ainsi que le veulent les Israélites, à la différence du sexe de l'enfant qui est né, et la durée totale de l'impureté et, par suite de la séparation, est plus ou moins longue ; chez certains, par exemple, la femme doit vivre seule et surtout séparée de son mari pendant deux mois après la naissance d'un garçon et pendant trois mois s'il s'agit d'une fille.

Chez les Négritos, peuplade de Bornéo, la famille tout entière est souillée, et par suite toute communication avec l'extérieur lui est interdite, de même qu'elle ne doit recevoir aucune visite pendant un temps déterminé.

Chez les Malais la durée de l'impureté varie ordinairement de quarante à quarante-quatre jours.

Chez les Chinois, le temps de séparation est à peu près le même. La nouvelle accouchée doit rester trois jours au lit ; pendant ce temps, elle ne doit prendre qu'une nourriture légère. Les visites ne sont pas interdites mais il faut s'abstenir de tout bruit et de questions indiscreètes sur le sexe de l'enfant. Pendant douze jours l'accouchée ne doit ni se peigner ni se laver. Sa première sortie ne doit avoir lieu qu'au bout de deux mois, elle se rend alors à la pagode des Ancêtres pour leur demander leur bénédiction et les remercier de leur protection.

Chez les Japonais, l'impureté dure cinquante jours. Anciennement l'accouchement était entouré de mesures

spéciales très curieuses et très intéressantes au point de vue de l'hygiène. C'est ainsi que la femme n'accouchait jamais chez elle, on lui construisait pour ce moment une cahute spéciale, cahute d'accouchement qui portait le nom de « Ubu-Ya » où elle restait pendant toute la durée de ses suites de couches. Quand le temps prescrit était arrivé, il lui était permis de retourner chez elle, au milieu des siens et cette cahute était complètement brûlée. Cette coutume semble encore exister de nos jours dans quelques îles du nord de l'Empire du Japon et dans la caste des bonzes de quelques temples ; il paraîtrait même que le mikado mort en 1912 n'était pas né dans son palais, mais dans une petite maison construite spécialement en dehors de l'enceinte de celui-ci.

Chez certains peuples voisins des Japonais, des coutumes semblables existent. Chez les Ghiliaks qui habitent la partie nord de l'île Sakhaline et, en Asie, la vallée du bas Amour, la femme qui accouche doit se rendre dans une cabane d'accouchement mais celle-ci sert à toutes les femmes et n'est jamais détruite. Cette cabane formée de planches et d'écorces de sapin ressemble plutôt à une niche à chien et est entourée de broussailles. Pour se rendre dans ce lieu, la femme se revêt d'un vieux vêtement plus ou moins propre. Elle reste ainsi dans cette cahute pendant toute la durée de ses suites de couches. Les environs de cette cahute sont considérés comme souillés et il est interdit, en particulier aux hommes, d'en approcher, car on peut y prendre le germe d'une maladie grave.

On retrouve également cette même coutume chez les Ostiaaks, peuple habitant la Sibérie Occidentale et chez quelques peuplades de l'Amérique.

En Afrique, les mœurs sont à peu près semblables à celles que nous venons de voir, mais la cabane d'accouchement se rencontre moins fréquemment.

Chez les Bogos, peuplade catholique de rite éthiopien habitant la région de la Haute-Nubie, la femme doit être complètement isolée, mais là, pour la durée, l'influence de la Bible reparait, car cet isolement doit durer un temps différent variant de trois à quatre semaines suivant le sexe de l'enfant.

Chez les Falasyans, peuple juif d'Abyssinie, existe en dehors de chaque village une cabane spéciale où vivent ensemble les nouvelles accouchées et les femmes ayant leurs règles. Cette cabane est isolée du reste des habitations et personne ne doit en approcher. La durée du séjour que chacune doit y passer est celle fixée par la Bible. Tout contact avec le monde extérieur est interdit et même pour faire préparer leurs aliments, les femmes doivent se servir d'un matériel qui appartient à cette cabane.

Près des sources du Nil, au pays de Masaï, la femme accouchée reste chez elle dans sa hutte qu'elle ne doit pas quitter pendant les dix jours qui suivent son accouchement ; de plus, pendant ce temps, pour que tout le monde puisse la reconnaître et par suite s'en éloigner, elle doit se peindre chaque jour le front en blanc.

Dans l'Afrique Occidentale, les négresses du territoire de Sierra-Leone s'isolent seulement pendant sept jours.

Au Togo, la femme ne doit pas quitter sa cabane pendant un certain temps sans risquer d'attirer sur elle et son enfant les pires calamités.

Chez certaines peuplades de l'Afrique Equatoriale, les Caffitschoss entre autres, l'accouchée ne doit quitter la cabane qui est réservée aux femmes en couches qu'au bout d'un mois, et pendant ce temps personne ne peut la voir.

Dans l'Afrique du Sud, chez les Caffres, l'accouchée est également impure un mois et tous les objets qu'elle a pu toucher pendant ce temps sont souillés. Chez les Hottentots, l'idée d'impureté s'étend également au père et à l'enfant et ils doivent tous vivre isolés pendant un temps plus ou moins long.

Chez les Malgaches, la femme est mise après l'accouchement dans le « komby », espèce de lit formé de nattes et disposé sur le sol près du mur. Devant le lit on fait un feu continu pour favoriser l'écoulement sanguin qui sans cette précaution produirait des « pia » (coliques utérines). Les fenêtres sont hermétiquement closes et tous les interstices susceptibles de laisser passer un filet de lumière sont obstrués avec de la bouse de vache. Chaque jour, la sage-femme vient faire la toilette de la vulve et des massages réparateurs. Le huitième jour on donne à l'accouchée un grand bain chaud et elle se lave la vulve et le vagin comme d'ordinaire. Le neuvième jour on démonte le « komby » et la femme peut commencer à vaquer à ses occupations ménagères. La première sortie n'est autorisée qu'à peu près un mois après l'accouchement, après avoir consulté

un devin pour savoir si le jour est propice ou non.

Chez les Indiens de Californie la durée de l'impureté et par suite de l'isolement est encore de quarante jours et la femme, pendant ce temps, doit vivre éloignée des siens et surtout de son mari.

Au Brésil, chez certaines peuplades, les femmes vont accoucher dans des cabanes spéciales soit isolées, soit communes et y restent un temps variant de trente à quarante jours.

Telles sont les mœurs de quelques peuplades que nous avons pu trouver dans la littérature. Ces coutumes ont certainement une source religieuse mais ont été déformées plus ou moins, puis peu à peu l'idée de maléfices jetés par les démons sur l'accouchée a pris la place de l'idée d'impureté et on a eu ainsi toute une série de mesures superstitieuses n'ayant quelques-unes aucun rapport avec l'hygiène, mais dont la plupart ont cependant une raison que ne s'expliquaient pas ceux qui les pratiquaient.

Chez les Daïaks, de peur des esprits mauvais et en particulier du Hantu-Baranah, on entoure la cabane de plantes grimpantes et piquantes pour l'empêcher d'entrer.

Chez d'autres peuples, on met dans le lit de la mère et de l'enfant des objets métalliques pour chasser les démons, en particulier, des couteaux, des fourchettes, comme en Bohême et dans certaines régions de la Russie, de la Roumanie et des Balkans. Les Tchèques mettent des plantes consacrées.

Enfin, pour tromper les mauvais esprits, dans cer-

taines tribus indiennes de l'Amérique du Sud, le mari de l'accouchée prend la place de celle-ci pendant quelques jours, gémit, jeûne et reçoit de toutes parts les marques de sympathie pendant que la nouvelle accouchée poursuit ses travaux ordinaires.

Meis à côté de ces coutumes, n'ayant qu'un rapport éloigné avec l'hygiène, il en est d'autres qui sont pratiquées inconsciemment pour le plus grand bien de la nouvelle accouchée. Il s'agit, entre autres, de la surveillance de celle-ci et de sa garde.

Dans quelques contrées d'Autriche, l'accouchée ne doit pas rester seule dans sa chambre à aucun moment pendant les neuf premiers jours, car pendant ce temps, l'enfant pourrait être emporté par les sorciers. Dans certaines régions de l'Allemagne ce laps de temps est étendu à six semaines, et de plus pour protéger la femme et l'enfant contre tout acte de sorcellerie on leur attache à la main et au pied un rat de cave rouge. Pendant ce temps, toujours pour la même raison, la femme ne doit pas quitter la maison avant le lever ou après le coucher du soleil.

En Palestine, une lampe doit toujours brûler sans arrêt pendant les huit premiers jours suivant l'accouchement et une femme doit sans cesse veiller pour qu'elle ne s'éteigne pas. Au Bengale, au Siam, en Cochinchine on retrouve les mêmes idées ainsi que chez les Kirghis.

Une autre coutume très curieuse, pour protéger la femme contre les démons ou les sorciers est la suivante qui se passe dans certains villages d'Albanie. Craignant

que les mauvais esprits, surtout dangereux dans les huit premiers jours, ne viennent surprendre la femme et l'enfant pendant leur sommeil, des voisins et des voisines charitables se relayent pour faire pendant les sept premiers jours suivant la délivrance un tapage effroyable autour de la maison de l'accouchée pour empêcher celle-ci et son enfant de s'endormir et les préserver ainsi de tout maléfice.

VI

LES PRESCRIPTIONS RITUELLES ET LES COUTUMES CONCERNANT LES SUITES DE COUCHES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA PHYSIOLOGIE

Dans les deux chapitres précédents, qu'il s'agisse de textes sacrés ou de coutumes chez les peuplades actuelles on a retrouvé à peu près les mêmes prescriptions.

Tout d'abord, la femme accouchée doit rester chez elle. Cette règle prescrite par la Bible et par les autres textes sacrés, et appliquée par la plupart des peuples, a été cependant violée pour des raisons purement théologiques dans un moment où on voulait que les femmes viennent dès le jour même ou au plus tard dès le lendemain pour se faire purifier.

Dans les règlements sacrés, il n'est nulle part question de surveiller d'une façon ou de l'autre la femme dans les premiers jours des suites de couches, mais l'interdiction des visites est absolue et les personnes qui approchent l'accouchée doivent se purifier. Enfin les rapports conjugaux sont sévèrement interdits et le moment des premiers rapprochements est fixé par la date de la fin de la purification. Ce moment est ordinairement le quarantième jour environ sauf dans la Bible et chez

quelques peuples où il diffère suivant le sexe de l'enfant qui est né et varie du quarantième au quatre-vingtième jour.

Sans croire à une aussi grande variation dans la durée de la purification lochiale, nous avons voulu chercher si cependant il n'existait pas quand même quelque chose de vrai dans ces derniers écrits. Pour ce, nous avons examiné depuis leur accouchement jusqu'à leur sortie de l'hôpital des femmes ayant eu des couches normales, sans nous soucier du sexe de leur enfant. Pendant tout leur séjour, nous ne nous sommes uniquement occupé que de la qualité de leur écoulement lochial en laissant complètement de côté la question quantité, celle-ci n'entrant pas en ligne de compte dans la Bible.

Voyant chaque jour un certain nombre de femmes, nous avons constaté les faits suivants :

Nous avons vu 33 femmes le premier jour après leur accouchement ; elles avaient toutes un écoulement sanglant de couleur rouge vif ; 18 avaient accouché d'un garçon, 15 d'une fille. Le deuxième jour après l'accouchement nous avons 35 femmes, 33 avaient des lochies rouge vif, dont 18 avaient eu des garçons et 15 des filles, 2 avaient déjà un écoulement séro-sanguinolent, l'une avait eu un garçon et l'autre une fille. Au troisième jour, il y avait 30 femmes, 26, dont 16 ayant eu un garçon et 10 une fille, étaient encore à la période des pertes sanglantes, 2 ayant eu des enfants du sexe mâle avaient des pertes séro-sanguinolentes et 2 également, une ayant un garçon l'autre une fille, avaient des pertes séreuses. Au quatrième jour après leurs couches, 37 femmes

furent examinées : 21 (12 ayant eu un garçon, 9 une fille) avaient des pertes sanglantes, 11 (7 ayant eu un garçon et 4 une fille) avaient des pertes séro-sanguinolentes et 5 (3 ayant eu un garçon et 2 une fille) des pertes séreuses. Au cinquième jour, on a les observations de 35 femmes dont 17 (10 ayant eu un garçon et 7 une fille) perdaient encore du sang, 10 (5 ayant eu un garçon et 5 une fille) avaient des pertes séro-sanguinolentes, 7 (3 ayant un garçon et 4 une fille) des pertes séreuses et 1 accouchée d'un garçon n'avait plus aucune perte. Au sixième jour nous avons 29 femmes dont 11 (6 ayant eu un garçon et 5 une fille) perdaient en rouge, 10 (6 ayant eu un garçon et 4 une fille) avaient des lochies séro-sanguinolentes, 7 (4 ayant eu un garçon et 3 une fille) des lochies séreuses et 1, accouchée d'un garçon, ne perdait plus rien. Au septième jour, 30 femmes dont 7 (4 ayant eu un garçon et 3 une fille) perdaient encore en rouge vif, 7 (2 ayant eu un garçon et 5 une fille) avaient des pertes séro-sanguinolentes, 14 (8 ayant eu un garçon et 6 une fille) un écoulement séreux et 2, accouchées de garçon, n'avaient plus de perte. Au huitième jour, 27 femmes dont 6 (3 ayant eu un garçon et 3 une fille) avaient des lochies sanglantes, 5 (3 ayant eu un garçon et 2 une fille) des lochies séro-sanguinolentes, 15 (7 ayant eu un garçon et 8 une fille) des lochies séreuses et 1 accouchée d'un garçon n'ayant plus aucune perte. Au neuvième jour, 13 femmes dont 3 (2 ayant eu un garçon et 1 une fille) perdent en rouge, 4 (2 ayant eu un garçon et 2 une fille) ont eu des lochies séro-sanguinolentes, 4 (2 ayant eu un garçon et 2

une fille) un écoulement séreux et 2 (1 ayant eu un garçon et 1 une fille) rien du tout. Au dixième jour, 16 femmes dont 3 (2 ayant eu un garçon et 1 une fille) ont un écoulement sanguinolent rouge clair, 2 (1 ayant eu un garçon et 1 une fille) un écoulement rosé, 8 (4 ayant eu un garçon et 4 une fille) des lochies séreuses et 3 (1 ayant eu un garçon et 2 une fille) ne voient plus rien. Au onzième jour, 11 femmes dont 2 (ayant eu un garçon) ont un écoulement sanguinolent, 2 (ayant eu une fille) un écoulement séro-sanguinolent, 4 (2 ayant eu un garçon et 2 une fille) des pertes séreuses et 3 (1 ayant eu un garçon et 2 une fille) ne perdent plus. Au douzième jour, 7 femmes dont 1 accouchée d'un garçon a eu des lochies sanglantes jusqu'au quinzième jour, 2 (1 ayant eu un garçon et 1 une fille) ont eu des pertes rosées, 1 (accouchée d'un garçon) a eu un écoulement séreux et 3 (1 ayant eu un garçon et 2 une fille) ne voyaient plus rien. Au treizième jour, 5 dont la femme déjà citée et 4 (2 ayant eu un garçon et 2 une fille) ayant des pertes séreuses. Au quatorzième jour, 2 dont une accouchée d'une fille et ayant des pertes séreuses. Au quinzième jour, 3 dont 1 accouchée d'une fille ayant un écoulement séreux et 1 autre ayant eu également une fille, ne perdant plus rien. Enfin au dix-huitième jour on a eu ainsi qu'au vingt-et-unième et vingt-troisième jour une femme accouchée d'une fille et ayant encore des lochies séreuses.

En résumé, nous n'avons jamais remarqué d'arrêt de l'écoulement lochial avant le cinquième jour (cas d'une femme accouchée d'un garçon), cet écoulement se ter-

minant ordinairement, quel que soit le sexe, du douzième au quinzième jour.

L'écoulement sanguin a une moyenne de cinq à six jours ; au 5^e jour, il y a, quel que soit le sexe, moitié moins de femmes perdant des lochies sanglantes que le 1^{er} jour ; le 6^e n'en compte plus que le tiers, le 7^e que le 1/3, et le 8^e jour il n'y a plus que quelques rares exceptions à peu près aussi nombreuses chez les femmes ayant accouché d'enfants de l'un ou de l'autre sexe.

L'écoulement séro-sanguinolent apparaît au 5^e ou 6^e jour puis diminue progressivement un ou deux jours après ; dans quelques rares cas il se prolonge six jours. On a vu le 12^e jour suivant l'accouchement 2 femmes ayant encore un écoulement séro-sanguinolent ; une avait accouché d'un garçon et l'autre d'une fille.

L'écoulement séreux apparaît en général, quel que soit le sexe de l'enfant, du 7^e au 8^e jour et va peu à peu en déclinant pour disparaître complètement vers le 11^e ou 12^e jour. Sa durée moyenne est de trois à quatre jours.

En somme, d'après nos observations, quel que soit le sexe du nouveau-né, il nous a paru que la durée des suites de couches était sensiblement la même. A peu près toutes les femmes n'avaient plus aucun écoulement vers le 12^e ou 14^e jour, à part cependant le cas d'une femme ayant accouché d'une fille, qui avait encore un écoulement séreux assez abondant le 23^e jour.

Nous devons dire qu'il nous aurait été complètement impossible de faire le diagnostic du sexe de l'enfant en se basant sur la durée de l'écoulement lochial et il est possible de dire actuellement qu'il n'y a pas de diffé-

rence dans la durée de cet écoulement suivant le sexe de l'enfant.

Mais on peut se demander si cette différence ne tenait pas à la race et au climat, à moins qu'elle n'ait été basée sur de fausses idées d'embryologie, comme celles vues plus haut dans le texte d'Hippocrate ou celles que l'on trouve dans le Talmud, dans le chapitre III du traité Niddâh : « Selon R. Ismael ben Elischa, un garçon est formé le 41^e jour et une fille le 81^e jour. » Il est vrai que quelques versets plus loin on peut voir que « la plupart des sages disent que la création aussi bien de l'homme que de la femme est terminée en quarante et un jours. » Il faudrait donc plutôt croire que cette différence viendrait surtout de l'idée religieuse de l'imperfection de la femme qui a péché la première et qui ainsi aurait, pour ce motif, besoin d'un temps de purification double de celui de l'homme.

Pour ce qui est de la durée elle-même, que l'on prenne le chiffre 40 ou 80, elle ne correspond certainement pas, comme nous l'avons vu, à la durée de l'écoulement lochial. Peut-être les auteurs de la Bible et Hippocrate lui-même ont-ils compris non seulement le temps de l'écoulement lochial mais tout le temps compris entre l'accouchement et le grand retour de couches qui se produit ordinairement entre le 45^e et le 55^e jour suivant l'accouchement. De toute façon, quelle que soit l'explication que nous envisagions, ce qui est certain, c'est que ce temps, pendant lequel la femme était impure et par suite ne devait avoir aucun contact avec personne, correspond sensiblement au temps nécessaire pour que l'involution uté-

rine se fasse et que la femme se retrouve dans un état normal.

Dans les écrits talmudiques, les questions d'avortement, d'expulsion d'œuf mort ayant séjourné un certain temps dans l'utérus, d'expulsion de tumeurs non ovulaires sont également traitées.

Il est intéressant de reprendre toutes ces prescriptions les unes après les autres et d'examiner si elles correspondent à des faits physiologiques.

Comme première règle, les livres sacrés et la plupart des peuplades fixent que la femme doit rester chez elle et ce, pendant un temps qui est presque toujours spécifié. Ceci est certes une excellente mesure : la femme a, en effet, un intérêt immédiat à rester pendant ses suites de couches au repos le plus complet, même si l'accouchement s'est passé d'une façon normale et, à plus forte raison, s'il y a eu quelque complication. Pourtant chez quelques peuples, la femme doit se lever dès la fin de la première semaine et même quelquefois plus tôt, par exemple chez les Indiens d'Amérique qui pratiquent la coutume de la couvade. On sait que les partisans du lever précoce, plus tardif cependant que celui des Indiennes, lui ont reconnu les avantages suivants : l'état général s'améliorerait rapidement, il y aurait plus rarement rétention d'urine et le fonctionnement de l'intestin serait favorisé ; l'écoulement lochial lui-même serait facilité et son abondance serait plus grande. L'involution utérine serait heureusement modifiée et l'utérus, dans la station debout, reviendrait plus facilement à sa position normale d'antéversion. Enfin la circulation

abdominale et même générale serait favorablement influencée ; les embolies seraient peut-être moins fréquentes et les varices disparaîtraient plus rapidement ou tout au moins diminueraient dans des proportions notables. Mais à côté de ces avantages, on a signalé des accidents quelquefois même très graves : les parois étant encore distendues et les muscles n'ayant pas eu le temps de reprendre leur tonicité normale, on peut avoir des cas d'éventration ou de prolapsus ; on peut également voir, à la suite de mouvements brusques, se produire des embolies pulmonaires qui sont parfois mortelles. Pour éviter ces accidents, ou tout au moins pour les rendre moins fréquents, les partisans du lever précoce examinent à fond l'état des accouchées, ne permettent celui-ci qu'au cas où la température est inférieure ou ne dépasse pas $37^{\circ}3$, le pouls 80 pulsations à la minute et au cas où l'examen de l'utérus, des lochies, même par la culture, ne laisse supposer aucune infection. Même avec toutes ces précautions, il arrive quelquefois des accidents, des hémorragies, par exemple, qui obligent pour le moins à remettre la femme au lit, et même aujourd'hui avec toutes les indications dont on peut s'entourer l'avis de la plupart des accoucheurs est que la femme doit rester environ trois semaines sans se lever, dans les cas les plus favorables.

Ces idées, basées sur la science et la physiologie coïncident parfaitement avec les vieilles idées des livres sacrés et avec les coutumes des peuplades les plus arriérées dans la civilisation. On ne peut que s'étonner de voir Grégoire le Grand au iv^e siècle se faire le promo-

teur du lever précoce alors qu'à ce moment il était impossible, par les moyens que l'on possédait, de diagnostiquer les symptômes prodromiques d'accidents quelquefois graves. Si aujourd'hui, avec les moyens d'examen que nous possédons, le lever précoce a pu être préconisé, à ce moment cette idée n'était pas défendable et était même extrêmement dangereuse pour les femmes.

La surveillance de la femme n'est malheureusement pas indiquée dans la plupart des écrits sacrés. Cette surveillance est pourtant un sujet de première importance à cause des accidents graves qui peuvent se produire dans les premières heures suivant l'accouchement et même dans la première semaine. C'est ainsi qu'entre autres, on peut craindre l'hémorragie qui peut être d'autant plus grave qu'elle est parfois tout à fait insidieuse, et qu'elle peut passer complètement inaperçue si on n'a pas le soin de faire un examen systématique. Si dans la majorité des cas, la femme s'aperçoit que son sang coule, elle peut cependant quelquefois, surtout si elle a déjà beaucoup perdu, ne pas avoir la force de se lever pour aller chercher du secours, si elle a été laissée seule ; or cette complication peut se produire à la suite d'un accouchement tout à fait normal et il y a lieu surtout de s'en préoccuper, à cause de l'inertie utérine, dans les accouchements qui ont été rapides. Actuellement les accoucheurs restent auprès de la nouvelle accouchée pendant les deux heures qui suivent la délivrance.

Or cette surveillance existe chez certains peuples qui ont su observer, mais qui, ne se rendant pas compte de la véritable cause physiologique de ces accidents, les ont

rapportés aux mauvais génies ou à des influences néfastes. Le moyen employé pour s'en préserver est d'avoir une lampe allumée pendant une durée de huit jours auprès de la nouvelle accouchée, lampe que l'on doit surveiller sans cesse de peur qu'elle ne s'éteigne (Palestine, certaines contrées d'Allemagne ou d'Autriche) ou bien encore de faire un tel vacarme que la nouvelle accouchée ne puisse prendre le moindre repos (Albanie). Ces peuples avaient certainement remarqué que des femmes, en dormant, pouvaient perdre, et mourir sans que l'on puisse leur porter le moindre secours, d'où ces coutumes. La raison de la durée de huit jours est également basée sur un fait d'observation, les hémorragies dites tardives apparaissant ordinairement vers le quatrième ou cinquième jour et étant en effet rares après le huitième, d'où la limitation logique de la surveillance à cette date.

L'isolement, tel qu'il est prescrit par les livres sacrés et tel qu'il a été pratiqué par quelques très rares peuples (Japonais), est un usage excellent. Les anciens avaient déjà pu se rendre compte du danger pour l'accouchée de recevoir des visites ; ils songeaient, à juste titre, qu'à ce moment la femme est en état de moindre résistance et dans un état de réceptivité plus grand qu'à l'état normal ; ils avaient également la notion très nette que l'accouchée pouvait contagionner les personnes qui venaient la voir et qui ensuite pouvaient répandre l'infection autour d'elles, d'où ces lois très précises de la purification de ceux qui ont le moindre contact avec une femme pendant ses suites de couches. Il était également interdit pour la même raison dans les livres indous aux fem-

mes enceintes de s'approcher de femmes récemment accouchées ; et tous les textes sont d'accord pour défendre à tout le monde de se servir ou même de toucher à des objets ayant servi à des accouchées ; leur sens de l'observation avait déjà fait certainement remarquer aux anciens la possibilité de la contagion par ses objets.

Malheureusement ces lois précises ont été détournées de leur sens primitif et, chez la plupart des peuples de l'extrême nord de l'Asie, la cabane unique d'isolement pour une seule femme, cabane qui devait être détruite aussitôt après la purification, a été remplacée par l'immense cahute où sont réunies toutes les femmes pendant leurs suites de couches ou même pendant leurs périodes menstruelles.

En ce qui concerne les rapports sexuels, les textes sacrés et les peuplades sont tous parfaitement d'accord pour les interdire d'une façon absolue.

Il est évident que la femme, après un accouchement souvent assez pénible et assez prolongé, doit être mise au repos absolu pendant un certain temps. Sans parler des petites éraillures du col de l'utérus et du vagin qui sont pour ainsi dire la règle dans tout accouchement, il faut songer que les déchirures du col ne dépassant pas l'insertion vaginale sont extrêmement fréquentes, surtout chez les primipares, et que les déchirures du vagin et de la vulve ne sont pas non plus excessivement rares. Ces déchirures ordinairement bénignes ont tendance à se réparer spontanément à condition, bien entendu, que l'on évite à ces lésions tout traumatisme

capable d'entraver la cicatrisation. De plus les rapports sexuels sont excessivement dangereux pour la femme : les plaies placentaires, les plaies du col, du vagin, de la vulve et du périnée sont des portes d'entrée énormes pour toute sorte d'infections et de microbes, — en particulier le gonocoque, — qui peuvent se trouver dans du pus d'urétrite ou même être véhiculés par le sperme au milieu de tous ces tissus dilacérés. Enfin il faut bien savoir qu'après l'accouchement tous les microbes qui peuvent vivre à l'état endémique dans le vagin de la femme ont une virulence exaltée : d'où les risques d'infection augmentent pour l'homme même et pour la femme qui certainement à cette période se trouve en état de moindre résistance.

Si le coït précocé, pendant les suites de couches, est un danger surtout pour la femme, il est de plus complètement inutile car il n'est pas fécondant. Contrairement à certains animaux comme le cobaye où l'ovulation suit immédiatement la mise bas, chez la femme l'ovulation ne reprend qu'au bout d'un certain temps que l'on peut évaluer environ à six à huit semaines. D'autre part, même en admettant que l'ovulation soit plus précocé, l'involution utérine demande au moins six semaines pour être complète et jusqu'à ce moment la muqueuse ne se trouve pas dans un état parfait pour faire une nidation.

L'avis de tous aujourd'hui est que la reprise des rapports sexuels peut avoir lieu trois semaines environ après l'accouchement mais qu'il serait préférable d'attendre la date du retour de couches qui se produit ordi-

nairement de quarante-cinq à cinquante-cinq jours après celui-ci.

Ici encore la physiologie vient corroborer les lois que nous avons trouvées dans les textes sacrés et dans la plupart des coutumes, où la femme devait être séparée complètement quarante jours de son mari.

En résumé, si on met à part certaines considérations morales comme la différence de la durée d'impureté suivant le sexe de l'enfant, il faut reconnaître que les anciens étaient des observateurs remarquables puisque leurs lois sont encore légitimées aujourd'hui par les faits cliniques et par la physiologie. On ne peut que regretter que certaines peuplades incultes aient détourné de leur sens primitif ces lois d'hygiène.

VII

L'ÉVOLUTION GÉNÉRALE DES IDÉES CONCERNANT L'HYGIÈNE DE LA FEMME PENDANT SA VIE GÉNITALE

Il est impossible d'écrire un chapitre complet sur toutes les règles d'hygiène qui ont pu être prescrites dans la suite des temps. Il est remarquable cependant de noter, de façon brève, que les règles d'hygiène prescrites dans les textes les plus anciens s'accordent avec celles que peut prescrire la science moderne. Entre ces deux extrêmes se place toute une série de coutumes qui ne sont que des déviations des textes primitifs, les peuples ignorants ayant méconnu l'esprit et mal interprété la lettre.

Il est inutile de revenir sur la menstruation, où les idées n'ont guère évolué. Pour ce qui concerne les suites de couches, un exemple fera bien comprendre ce qui précède.

Les anciens ont évidemment vu les dangers particuliers auxquels était exposée la femme accouchant. Toute une série de mesures ont été prescrites pour éviter l'infection : la femme devait revêtir un vêtement particulier, elle devait aller habiter une cabane spécialement construite pour elle et qui sera détruite quand la femme

pourra réintégrer son foyer, elle sera surveillée jour et nuit, tout au moins pendant les premiers temps, mais en dehors de cette surveillance indispensable, son isolement sera aussi complet que possible. Les anciens ont vu le danger des visites, pouvant apporter la contagion venant de l'extérieur, pouvant inversement emporter vers l'extérieur des germes provenant de la femme accouchée. Ils ont noté le danger spécial du contact entre une accouchée et une femme enceinte, le transport possible de germes par des objets touchés par l'accouchée.

Toutes ces prescriptions si sages ont été mal comprises par la suite : le vêtement spécial de la femme allant accoucher qui devait être un vêtement propre fait spécialement pour l'accouchée est devenu le vieux vêtement hors d'usage que l'on donnait à la femme pour éviter la perte d'un vêtement propre ; au lieu de construire spécialement une cabane pour la femme qui accouche et de la détruire ensuite, certaines peuplades ont mis dans la même cabane perpétuellement souillée toutes les femmes accouchant jusqu'au moment où la cabane tombait en ruines.

Les dangers si spéciaux que court la femme qui accouche se sont présentés à l'esprit des peuplades incultes comme des démons qui allaient attaquer la femme. Pour écarter ces démons, les moyens les plus bizarres ont été mis en jeu (palissades d'épines entourant la cabane, armes cachées dans le lit de la femme, vacarme par tam-tam) ; certaines peuplades ont même pu aller jusqu'à déguiser le mari en femme, le faire se coucher et gémir pour que le démon soit trompé sur l'identité de

l'accouchée. Il est curieux de noter que ces erreurs sur la cause exacte du danger que court la femme en couches ont pu conduire des évêques chrétiens à ordonner le lever pour ainsi dire immédiat de la femme venant d'accoucher pour qu'elle puisse venir à l'église et être mise aussitôt que possible sous la protection de Dieu. Toutes ces interprétations inexactes ne peuvent être comprises qu'en se reportant aux textes primitifs dont les intentions ne sont pas douteuses ; il est bien certain que le fait essentiel pour les anciens était l'isolement de la femme dans un endroit particulièrement choisi et ceci pour lutter contre les dangers spéciaux qu'apporte avec lui l'accouchement.

Les notions modernes n'ont rien pu changer à ces faits. On sait actuellement que le grand danger, pour la femme qui accouche, est l'infection et que cette infection est étrangement facilitée par le non isolement de la femme. Par suite des circonstances sociales, la femme de plus en plus n'accouche plus chez elle où elle risque de trouver des secours insuffisants, elle accouche de plus en plus à l'hôpital où tous les secours obstétricaux et chirurgicaux peuvent lui être donnés mais l'encombrement est la source principale de l'infection. Tarnier montrait qu'en 1836 la mortalité était dix-sept fois plus considérable à l'hôpital qu'à domicile, et encore faisait-il remarquer que certains cas de mort à domicile auraient peut-être pu être évités à la Maternité par des soins éclairés. En 1921, M. le professeur Bar parlant des dangers de l'encombrement pouvait dire : « On a ouvert la clinique à un surcroît de 30 % de femmes, on

a vu la mortalité quintupler. » On se trouve donc actuellement en présence de deux dangers qui malheureusement ne peuvent être que très difficilement combattus à la fois : on ne peut laisser les femmes accoucher loin de tout secours ; par ailleurs réunir un grand nombre de femmes accouchant dans un même lieu est encore la source possible de complications qu'un isolement aurait évitées. La solution serait évidemment l'isolement aussi parfait que possible de toutes les femmes dans l'intérieur même des maternités avec désinfection, après le départ de chaque femme, du lieu où elle a séjourné. Cet isolement dans l'agglomération n'est qu'un idéal vers lequel on s'efforce de tendre.

Il a paru intéressant de relever ainsi comment, malgré toutes les découvertes scientifiques, on ne peut que désirer revenir à l'observation des prescriptions qu'ont édictées les textes des religions les plus anciennes et les plus diverses.

VIII

CONCLUSIONS

En ce qui concerne la menstruation et les suites de couches, les livres sacrés édictent des prescriptions très précises qui peuvent être ainsi résumées :

MENSTRUATION

D'après la Bible, la femme doit être séparée pendant sept jours ; considérée comme impure, elle souille tout ce à quoi elle touche et ne doit, pour la même raison, avoir avec personne aucun contact, si léger soit-il. Au bout de ce temps elle doit se purifier.

Dans le Talmud, se trouvent les mêmes préceptes avec en plus la recommandation de s'examiner avec soin pour savoir le moment exact où commence l'impureté, et une description complète de la purification.

Dans le Coran, l'idée de séparation est également mise en première ligne ainsi que l'interdiction absolue des rapports sexuels.

Dans les religions aryennes, Zend-Avesta ou Manava-dhârma-çâstra, les textes sont à peu près identiques.

Ces prescriptions exécutées à la lettre dans l'antiquité

et même de nos jours chez les personnes qui veulent suivre la loi ont été plus ou moins déformées par certains peuples. Si elles sont un peu exagérées en ce qui concerne l'isolement complet de la femme, on peut cependant les considérer comme très logiques pour ce qui est des rapports sexuels. On connaît en effet l'indépendance relative de l'ovulation et de la menstruation ; parallèlement, la majorité des auteurs considère que la muqueuse utérine est dans sa meilleure forme pour la nidation au moment de la période prémenstruelle. D'autre part, la flore microbienne étant exaltée, les risques de contamination sont beaucoup plus grands.

SUITE DE COUCHES

La Bible ordonne que la femme soit isolée, et qu'elle reste isolée de tout le monde pendant un temps variable (quarante à quatre-vingts jours suivant le sexe de l'enfant). Au bout de ce temps elle doit prendre un bain de purification.

Le Talmud ne donne aucune prescription à ce sujet mais traite la question de la purification après avortement, expulsion d'enfant mort dans l'utérus et expulsion de tumeurs non fœtales.

Le Coran n'indique que l'obligation de la purification et ses moyens.

Les religions aryennes recommandent à la femme l'isolement pendant quarante jours au bout desquels elle se purifie (Zend-Avesta) et interdisent de plus de recevoir quoi que ce soit de sa main (Lois de Manou).

Ces lois, exécutées parfois à la lettre anciennement et de nos jours par les Israélites pratiquants, ont subi les plus grandes déformations soit chez les peuples, en particulier en ce qui concerne l'isolement; soit par quelques religieux en ce qui concerne la durée du temps de purification. Les coutumes ont quelquefois complété les lois ; c'est ainsi qu'il n'est pas question dans les textes de la surveillance de l'accouchée, mais celle-ci est recommandée par les usages traditionnels de la plupart des peuples.

Si on en excepte certaines considérations morales, comme la différence de durée de l'impureté suivant le sexe de l'enfant, on ne peut qu'approuver ces textes qui ordonnent l'isolement, le repos, et qui interdisent les rapports sexuels pendant un temps déterminé.

L'isolement est indiqué à cause de l'infection possible de l'accouchée par ses visites et du danger du transport des microbes vers l'extérieur soit par les personnes se trouvant près d'elle, soit par les objets dont elle se sert. Il est particulièrement important, et certains textes le disent, de ne pas mettre en contact une femme accouchée avec une femme enceinte ou avec une autre accouchée.

Les rapports sexuels sont défendus à cause de l'état de l'appareil génital après l'accouchement et pour des raisons analogues à celles qui les font interdire pendant la menstruation.

Enfin la surveillance de l'accouchée, qui n'est pas indiquée dans les textes sacrés mais recommandée par les coutumes de la plupart des peuples, est très importante.

Considérant en somme toutes les lois édictées par les textes sacrés, on ne peut qu'être frappé de la perfection des prescriptions qu'elles ordonnent. Le détail de ces prescriptions est lui-même d'une admirable netteté. Les coutumes ont plus ou moins modifié ces lois ; souvent elles l'ont fait dans un sens peu heureux ; parfois cependant elles les ont logiquement complétées. Les peuples n'ont évidemment pas toujours compris l'esprit qui avait guidé les anciens ; aussi ont-ils exagéré certaines prescriptions, rendu d'autres complètement méconnaissables pour ceux qui ne remontent pas au texte primitif. L'interprétation des textes n'a pas valu en général leur étroite application. Les données actuelles de la science ne pourraient que confirmer, dans l'ensemble, les textes primitifs.

Vu : le Président de la thèse,
BRINDEAU

Vu : le Doyen,
H. ROGER

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
P. APPELL

BIBLIOGRAPHIE

- ARISTOTE. — Histoire des animaux.
- AUDUREAU. — Étude sur l'obstétrique en Occident pendant le Moyen Age et la Renaissance.
- BAR. — La clinique Tarnier.
- BAR, BRINDEAU, CHAMBRELENT. — La pratique de l'Art des accouchements.
- BERGIER. — Dictionnaire de Théologie.
- CAMPON. — Traduction de la Bible.
- CREUZER. — Religion de l'Antiquité.
- DÖLLER. — Die Reinheits und Speisegesetze des Alter Testaments.
- GLEZ. — Traité de Physiologie.
- HIPPOCRATE. — Œuvres (traduction de Littré).
- JANSSEN. — Coutumes des Arabes au pays de Moab.
- LOISELEUR-DESLONGCHAMPS. — Les lois de Manou (traduction du sanscrit).
- MORAT et DOYON. — Traité de Physiologie.
- PARAMANANDA-MARIADASSOU. — Mœurs médicales de l'Inde et leurs rapports avec la médecine européenne.
- RABBINOWICZ. — La médecine du Talmud.
- RANAIVO. — Pratiques et croyances des Malgaches relatives aux accouchements et à la médecine infantile.
- SAVARY. — Traduction du Coran.
- SCHWAB. — Traduction du Talmud.
- TARNIER. — Recherches sur l'état puerpéral et sur les maladies des femmes en couches.
- VALENTIN. — Les Religions Orientales, considérées dans leurs rapports avec l'hygiène et la prophylaxie des maladies contagieuses.
- VIGOUROUX. — Dictionnaire de la Bible.
- WITKOWSKI. — Histoire des Accouchements chez tous les peuples.

IMPRIMERIE SPÉCIALE DE LA LIBRAIRIE A. MALOINE ET FILS

